



En
accès
libre

**LE VIRUS
DE LA RECHERCHE**

DANIEL BOUGNOUX

TOURNER EN ROND

PUG

La collection « **LE VIRUS DE LA RECHERCHE** » est une initiative des PUG en partenariat avec [The Conversation](#) et l'Université Grenoble Alpes.

Directrice de la publication : Ségolène Marbach

Directeur de la collection : Alain Faure

Cette édition électronique a été réalisée pour les PUG par Catherine Revil, en télétravail, pendant la période de confinement.

ISBN 978-2-7061-4854-5 (*e-book PDF*)

ISBN 978-2-7061-4855-2 (*e-book ePub*)

© PUG, mai 2020

15, rue de l'Abbé-Vincent – F-38600 Fontaine

pug@pug.fr / www.pug.fr

L'OPÉRATION LE VIRUS DE LA RECHERCHE

En réaction à la situation inédite engendrée par le coronavirus, les PUG ont proposé à leurs auteurs et aux chercheurs intéressés d'**ouvrir la réflexion sur les enjeux de la crise du Covid-19 vus par le monde de la recherche, sur la base d'une contribution libre et volontaire.**

Nous avons demandé aux auteurs de questionner les modes de formulation et de diffusion des savoirs car l'urgence nous oblige sur cette voie. Les chercheurs sont des gens passionnés. Leur *virus de la recherche* formate leurs réflexions sur la marche du monde et il nous semble que la crise du Covid-19 favorise aussi un travail d'introspection sur les ressorts sensibles du métier de chercheur – ses tâtonnements, ses doutes, ses énigmes mais aussi ses espoirs.

La collection « Le virus de la recherche », coordonnée par Alain Faure (CNRS, Sciences Po Grenoble, Pacte, UGA), rassemble les meilleurs textes issus de cette initiative dans une série d'e-books courts, en libre accès, en téléchargement sur le site des PUG, dans leur réseau de diffusion, et chez tous les libraires en ligne.

Face à la crise, les PUG choisissent de faire preuve d'esprit coopératif, de réactivité et d'agilité et proposent ainsi à leurs lecteurs de garder les neurones en action dans l'effervescence des réflexions et du débat scientifique.

Bonne lecture à tous!

DANIEL BOUGNOUX EST PROFESSEUR ÉMÉRITE
À L'UNIVERSITÉ GRENOBLE ALPES.

La première évidence est que, enfermés, nous avons tous tendance à tourner en rond. Mais à peine cette phrase posée, un rappel étymologique me saute au visage : le mot même de *recherche* dérive de l'italien *ricercare*, qui veut précisément dire « tourner en rond ». Le langage de la composition musicale s'en souvient, où le *ricercare*, ou *ricercar*, désigne une pièce du genre *fugue*, fondée sur le retour du thème, ou du refrain. Par exemple *L'Offrande musicale* de Jean-Sébastien Bach, qui fit même de ce mot un acrostiche en rédigeant sa dédicace.

Puissante analogie, et qui ne diminue en rien nos travaux, bien au contraire ! Tentons, dans l'espace imparti à cette réflexion, de déplier ce nœud étymologique ou critique.

Il se renforce pour moi du sujet même de ma ou de mes recherches. Si la thèse constitue au fond, dans la carrière d'un chercheur, le point d'ancrage autour duquel ses publications ultérieures tourneront, ou qu'elles moduleront par mille tours spirales sans jamais tout à fait l'oublier, ma propre thèse soutenue en 1988 à l'Université de Grenoble-3, en Sciences de l'information et de la communication, s'intitulait « La Communication circulaire ; le paradigme de l'autoréférence en poétique, pragmatique et psychanalyse ».

5

L'autoréférence en poétique

Cet énoncé ne vous dit rien, et n'incite guère à plonger dans les 880 pages bien tassées de l'exercice ? J'en ai tiré successivement deux volumes pour les éditeurs, en reformulant un peu les choses en direction d'un public élargi : *Vices et vertus des cercles* (La Découverte, 1989), où je reprenais l'essentiel ou le vif (pour moi) des questions de poétique et de pragmatique ; *Le Fantôme de la psychanalyse, Critique de l'archéologie freudienne* aux Presses universitaires du Mirail, ensuite (1991). Aucun de ces deux livres, avouons-le, ne fut un succès de librairie. Pourtant, l'essentiel de ce qui m'a occupé par la suite, et continue de m'intéresser, tourne autour de ça. J'y reviens obstinément aujourd'hui encore, comme l'âne à son piquet, pourquoi ? Développons un peu.

J'avais coutume de résumer mon affaire, du temps de sa rédaction, en répondant sobrement aux curieux : j'écris une thèse sur la réflexivité. Ce grand mot vague fermait en général l'exposé des motifs, et pourtant... Cette réflexivité, aux formes indénombrables, me frappait en poésie : écrire poétiquement, c'est écrire selon le retour des sons (la rime et les allitérations), des rythmes (le choix d'une forme fixe) et des thèmes... Pour quel bénéfice, avec quel plaisir, et quels effets sur le lecteur ? Pourquoi, contrairement à la prose (*prosus*) qui va de l'avant, la forme imposée du retour au fil des vers (*versus*) est-elle si puissante ?

Mises en abyme

Dans le même volume, je m'intéressais (je m'intéresse encore) à la présence de l'auteur dans les écrits en prose : quels sont les degrés et les voies de l'auto-biographie, comment une œuvre épouse-t-elle assez généralement une forme circulaire, celle de Proust au premier chef, mais aussi tant d'autres ? S'il est une œuvre qui *revient* à son créateur, et sur elle-même, c'est bien et par excellence cette circulaire *Recherche*, dont son auteur se retira pour l'écrire dans une chambre aux murs tapissés de liège...

Mais que dire par ailleurs du mécanisme (baroque ?) de la mise en abyme, qui du théâtre à la peinture déborde la littérature, et provoque toujours notre vertige ? Si la forme *ferme*, disais-je alors, l'œuvre *ouvre* – et ce double mouvement vaut pour notre confinement qui, en nous enfermant, nous ouvre paradoxalement à d'autres domaines d'expériences.

Je passais de là à la pragmatique, pour relever les marqueurs de l'énonciation au cœur des énoncés, et ici encore les mille façons que trouvent les sujets parlants pour faufiler dans leurs phrases le métalangage ou le point de capiton de leur signature. Parler (écrire) c'est le plus souvent traiter d'un état du monde extérieur, mais en modalisant ce traitement par la mention (autoréférentielle) du point de vue du locuteur : tout énoncé objectif contient donc une part de subjectivité, selon des échelles à débrouiller et à identifier (l'ironie et l'humour constituant des marqueurs particulièrement subtils, et éclairants, pour la conversation ordinaire).

La plupart de nos énoncés manifestent ainsi une double tension, centripète-centrifuge : ils nous renseignent en apportant une information sur le monde, tout en nous informant des états de conscience ou d'intention de leurs émetteurs. Sur le plan plus général de l'information médiatique, il est clair que les nouvelles qui nous intéressent demeurent centrées sur notre mode propre (qui s'étend globalement du département, avec la presse quotidienne régionale, jusqu'à

la nation) ; on peut donc déplorer un tenace *chauvinisme* de ces informations, qui servent aussi à cimenter le *nous* d'un groupe ou d'une nation. Notre attention, denrée rare et précieuse, ne se gaspille pas au-delà d'un certain cercle, ici encore.

Comment cela marche une tête

Le troisième volet, psychanalytique, de cette enquête tentait d'évaluer les chances et les pièges d'une parole enfin pleinement réflexive, dans les récits de rêves, de traumas, ou en général de retour à soi : cela en effet *ne se représente pas*. Comment dans l'imaginaire de l'amour ou de la rêverie désintriquer le sujet de l'objet ? Comment garantir les mots de notre (supposée) cure contre les dangers de la reconstruction (infidèle à la chose à dire), du transfert ou de la séduction, ou encore d'une répétition émotionnelle qui redouble l'affect au lieu de le « liquider » ? Etc.

Et comment, plus largement, faire émerger comme « science » cette pratique au-delà des jeux de la mimésis, du transfert et de toutes les formes d'hypnose (que la séduisante rhétorique d'un Lacan, bien loin d'évacuer, insidieusement redouble) ?

Je n'ai pas cessé de ruminer ces questions, dont on devine qu'elles ne me font guère sortir de mon « cercle » : mes objets de recherche (la parole, le rêve, l'émotion, la mise en forme esthétique d'un message, les aventures de la représentation ou le couple information-communication...), demeurent tout intérieurs ou confinés en moi ; j'essaie au fond de comprendre, comme le formule Aragon dans *Blanche ou l'oubli*, « comment cela marche une tête ». Je n'ai donc pas de « terrain » véritable, à la différence d'un géologue, d'un anthropologue ou d'un clinicien qui, contrairement au philosophe ou au mathématicien, doivent prendre des mesures, comparer, palper ou, d'une façon ou d'une autre, *sortir*.

7
—

Dehors / dedans

Philosophe de formation, j'embrasse avec plaisir ce parti de l'intériorité ou d'un certain chez soi. Est-ce un hasard si les icônes de cette vocation enferment l'individu en proie à ses pensées dans son cabinet ou sa chambre (comme le montre une célèbre gravure de Rembrandt) ? Même si le grand air et la conversation de ses contemporains pourraient lui faire du bien, l'animal casanier voire cavernicole baptisé *philosophe* fait rimer la réflexion ou la réflexivité avec le repli sur soi, et sur quelques usages tarabiscotés de sa langue.

Le danger, bien souligné par François Jullien, demeure que cette réflexion tourne en rond (au sens négatif du terme) tant qu'elle ne se heurte ou ne se mesure pas à un exigeant dehors, qui fut pour Jullien celui de la culture chinoise : on ne rentre jamais mieux en soi qu'à partir d'un point d'extériorité radicale,

ou d'un écart. On ne savoure et n'exerce jamais autant les richesses de sa propre langue qu'en pratiquant le plurilinguisme. C'est ainsi que je crois en la vertu des colloques où ma parole en croise d'autres, où la pensée est stimulée par les objections du dialogue; ou encore de la randonnée où le hasard (*random*) des rencontres vivifie et stimule un esprit qui, laissé à lui-même, s'étiolerait. L'altérité, le dehors, l'exotisme (loué par Victor Segalen) sont d'indispensables leviers pour notre santé ou notre équilibre mental. Mais, précise Segalen qui chercha l'autre jusqu'aux confins du monde alors connu (la Chine intérieure), cet exotisme commence avec le couple.

Le mystère ou les aventures de l'altérité peuvent se replier dans la chambre, inépuisiblement! À quoi aussi réfléchit fortement Jullien dans *Près d'elle* (2016), dans *Si près, tout autre: de l'écart et de la rencontre* (2018), puis *L'Inouï* (2019). À bien considérer nos rapports qu'on dit familiers, l'autre est une Chine ou un continent tout aussi exotique; Lévi-Strauss concluait ses *Tristes tropiques* («Je hais les voyages et les voyageurs») par l'énigmatique rencontre avec les yeux d'un chat; il y a de même dans mes rêves (qui occupent un tiers de ma vie) une Égypte de gisements archéologiques ou hiéroglyphiques que je ne saurai jamais démêler.

L'étrangeté qui m'attend au-dehors n'est pas moins vive *dedans*, au plus intime de moi-même, qui échappera toujours. Et l'articulation du dehors et du dedans, de ce que je projette de moi dans le monde pour seulement qu'il m'apparaisse, et fasse sens, est source d'infinies ruminations.

8

Proust encore et toujours

Si je songe aux grands aventuriers du confinement, ce ne sont pas Sade ni Hölderlin qui me viennent à l'esprit mais Proust toujours, forçat de la plume dans sa chambre de liège. Quelle moisson avec cette «recherche», et que de retrouvailles! Entrer, sortir, ces deux mouvements se distinguent mal dans un monde devenu «proustien». *La Recherche* et ses accomplissements philosophiques sont inséparables d'une quête et d'une mise en forme esthétique, tissées aux fibres d'une enfance singulière.

La reconnaissance désormais universelle dont cette œuvre bénéficie jaillit des formules, raffinées à l'extrême, qu'une conscience a trouvées pour fixer ses rencontres, ses émotions, son timbre.

Ricercare, vous dis-je. ●

Découvrir d'autres titres de la collection [LE VIRUS DE LA RECHERCHE](#).